L'ART SACRÉ

Revue mensuelle

Détruisez le Temple...

Le problème des églises provisoires

9-10

Mai-Juin 1958

Le Père de Foucauld à Beni-Abbès.

... Et moi je le rebâtirai en trois jours

Ces paroles du Christ s'entendent de sa Résurrection. Le vrai temple est maintenant celui de son Humanité sainte. Les églises chrétiennes sont les lieux de la dispensation des sacrements et les sacrements ne sont que les prolongements des gestes du Christ. Il n'y a plus de temple chrétien terrestre qui prétende à la pérennité, mais un mystère éternel habite des édifices qui peuvent être très provisoires. Bâtissez une église en trois jours et comme le corps du Christ elle peut rayonner la clarté de la Résurrection. Mais par sa pureté, faites-la transparente à la lumière de Pâques, alors la gloire de Dieu l'habitera mieux qu'aux jours du temple ancien et sa majesté l'égalera à une cathédrale.

Nous avons exposé les raisons spirituelles et apostoliques qui appellent la construction d'églises portant témoignage, devant les hommes d'aujourd'hui, en faveur de la béatitude des pauvres. Voici maintenant quelques exemples de solutions pratiques. Les projets ou réalisations en ce domaine peuvent se classer en deux catégories : chapelles de secours et églises permanentes.

Dans bien des cas les inconnues sociologiques, les incertitudes au sujet du développement futur de la communauté paroissiale ou simplement les raisons financières incitent à recourir à des lieux de culte provisoires. Si de plus un certain nombre de territoires voisins se trouvent dans le même cas, il est logique d'envisager la possibilité de chapelles démontables. Celles-ci peuvent être remplacées par des églises définitives au bout d'un certain temps et utilisées à nouveau dans un quartier voisin en développement.

Sur le plan apostolique, la nécessité actuelle de ces chapelles de secours ne fait aucun doute. La prolifération des baraques en bois et des solutions de fortune en apporte la preuve. Le plus souvent ce phénomène est dû à des raisons financières. Cependant des arguments moins matériels pourraient être avancés en sa faveur si les chapelles proposées ajoutaient la noblesse et la dignité à l'économie.

Dans une paroisse en formation, un lieu de culte provisoire a l'avantage de pouvoir être mis en place rapidement. Il laisse le temps d'étudier soigneusement le programme et les plans de l'édifice définitif. Il peut ensuite être cédé à une autre communauté ou utilisé comme salle paroissiale. De nos jours où les plans d'aménagements et les déplacements de population sont mouvants ce système permet une grande souplesse d'adaptation et n'engage pas l'avenir.

Cependant, une question préalable se pose : Ces églises provisoires sont-elles un pis-aller, une solution de fortune imposée par la nécessité? Sont-elles radicalement incapables de revêtir la dignité de lieux de culte chrétien, passagers peut-être mais authentiques? Ne peuvent-elles, à leur manière, préparer les hommes d'aujourd'hui à l'essentiel du message évangélique.

La première tâche est de discerner clairement les notes propres du sacré chrétien dont l'église doit témoigner. Sans en avoir pleinement conscience notre sentiment religieux draine des valeurs naturelles vieilles comme le monde. Il est encore fortement marqué par des attitudes prises sous l'influence de la Loi ancienne. De tous ces éléments il est nécessaire de dégager les valeurs permanentes et parfaitement conformes à l'esprit du christianisme, celles que toute église doit servir et exprimer. Cette réflexion fait l'objet de l'étude qui ouvre ce cahier.

Temple romain et chapelle Saint-Césaire. *Château-Bas (B.-du-R.)*

La chapelle Saint-Césaire a été construite avec les pierres du temple romain auquel elle s'adosse. Les matériaux sont les mêmes mais l'esprit différent qui a animé les bâtisseurs a opéré une transmutation décisive.

DU TEMPLE PAIEN A L'ÉGLISE CHRÉTIENNE

Le but de ces lignes est de déterminer le caractère spécifiquement chrétien du temple qui se nomme église. Nous voudrions contribuer à un discernement. Le sentiment religieux est trop riche pour ne pas engendrer dans le domaine de l'architecture sacrée les formes et les réalisations les plus diverses. Il est souvent si confus dans l'esprit des créateurs et des fidèles qu'il aboutit alors à ces réalisations qui sont autant d'équivoques. On confond volontiers l'esprit du Nouveau Testament avec celui de l'Ancien, ou bien on se laisse aller à un syncrétisme qui touche parfois au chaos mental; on revient volontiers vers des formes primitives par simplisme. Les artistes surtout, qui prennent leur bien partout, entretiennent parfois ces confusions sous l'œil approbateur d'un clergé et de fidèles dont le jugement est parfois, en ce domaine, assez flottant. Que l'on nous reconstruise un saint des saints aussi inaccessible que celui du temple de Jérusalem, que l'on imagine la Madeleine de Paris ou que l'on érige des autels-dolmens, la même confusion règne à la base. Il importe donc de rappeler l'originalité profonde du sacré *chrétien* qui doit inspirer l'église et se manifester par elle. Entre le temple païen et l'église chrétienne il y a une rupture que nous nous plairons ici à souligner.

Nous évoquerons successivement le caractère sacré du temple tel que l'histoire des religions peut nous le révéler dans l'état actuel de nos connaissances. Nous demanderons ensuite à la Bible de nous révéler ce qu'était le Temple de l'ancienne loi. Nous chercherons ensuite les caractéristiques du sacré chrétien.

Le temple païen

Certains espaces déterminés par la nature ou par l'homme ont revêtu de tout temps un caractère sacré. Mais ces espaces ne sont pas à l'origine de pures localisations auxquelles l'homme confère une valeur sacrée. Mircea Eliade cite Levy Brühl : « Jamais, chez ces indigènes, l'emplacement sacré ne se présente isolément à l'esprit. Il fait toujours partie d'un complexe où entrent avec lui les espèces végétales ou animales qui y abondent en certaines saisons, les héros mythiques qui y ont vécu, erré, créé et souvent s'y sont incorporés au sol, les cérémonies y sont célébrées périodiquement, et enfin les émotions suscitées par cet ensemble. » (1). Eliade fait aussi remarquer que ces espaces prennent leur valeur sacrée d'une manifestation originelle du sacré, de la « hiérophanie », pour employer son langage qu'il a une fois pour toutes consacré. Or, la sacralité du lieu se manifeste dans le présent par une vertu, conférée à cet espace, de reproduire, de renouveler cette « hiérophanie » originelle. Le lieu sacré devient de la sorte une source permanente de sacré. La notion de sacré peut d'ailleurs varier et se confondre parfois avec celle de vitalité; le lieu saint devient alors une fontaine de jouvence des forces spirituelles et physiques tout ensemble.

En vertu de l'ambivalence du sacré primitif, ambivalence qui fait de lui une force « dangereuse » en raison de l'intensité de vie qu'il enferme, les lieux sacrés sont clôturés et souvent moins par le souci que le profane vienne le souiller que par crainte de voir des hommes non préparés franchir par mégarde cet endroit et mourir du contact avec ce centre de haute-tension spirituelle.

Quand le lieu sacré devient temple, la construction de cet édifice revêt souvent une valeur cosmique. La construction de l'autel est pour les Védas une sorte de création du monde : l'argile est la terre, les murs de l'autel déterminent l'atmosphère et l'eau utilisée pour gâcher l'argile est l'eau primordiale. Un symbolisme temporel veut s'adjoindre à cette signification cosmogonique : l'autel du feu est l'année, 360 briques de clôture les 360 nuits de l'année, etc... (2). Mais, à cette valeur cosmogonique le temple joint souvent aussi des valeurs cosmiques de formes variées. Si la religion de Zoroastre a inspiré de vastes ensembles qui sont de véritables

(1) Levy-Brühl : L'expérience mystique et les symboles chez les primitifs, p. 183, cité par Mircea Eliade, Traité de l'histoire des religions, Payot 1953, p. 315.

(2) Cf. Eliade Op. cit., p. 319.

Temple à Bali.

machines de l'univers, le temple Egyptien est cosmique d'une façon différente : il présente une image ordonnée du monde, image qui est seule digne de devenir le cadre habituel de la résidence des dieux. Tous les règnes s'y donnent rendez-vous. Le règne végétal avec les palmes et les lotus, le règne animal avec ses statues idoliques ou décoratives (chacals, béliers, etc...). Le monde humain prend place dans l'ordonnance même de l'architecture (chapiteaux hatoriens) et l'espace sacré avec ses parvis et ses lacs recompose une géographie spirituelle avec ses itinéraires et ses demeures.

Paradoxalement le temple païen est donc un complexe naturel de la manifestation du sacré, artificiellement recréé.

Mais à ce symbolisme vient s'adjoindre celui du « centre » et de « l'autel ».

Mircea Eliade fait remarquer que ce symbolisme s'articule sur trois ensembles dont deux nous intéressent plus spécialement ici; ils sont réciproques :

— Au centre du monde se trouve la « Montagne sacrée », c'est là que se rencontrent le ciel et la terre.

— le temple, étant le lieu où passe le centre du monde, est le point de jonction entre ciel, terre et enfer (1).

L'autel prend donc place au lieu le plus élevé car il touche le ciel : il est donc l'intermédiaire entre le monde d'en-bas et celui d'en-haut. Si, d'après cette croyance, ce fait ne peut se produire qu'au centre du monde, il serait facile de comprendre pourquoi le temple de Jérusalem était unique en son genre et pourquoi les chefs d'Israël étaient si chatouilleux en ce domaine (2). On voit aussi pourquoi les Samaritains qui sacrifiaient sur le Mont Garizim nommé le « nombril du monde » (3) disputaient aux gens de Juda le droit de posséder le lieu unique d'un culte sans pareil. Le symbolisme de la « montagne sainte » est multiple et ne peut être ici qu'évoqué. Touchant les hauteurs elle atteint les couches du monde en lesquelles résident des forces sacrées, si l'on fait du ciel la réalité sacrée. Comme centre ou nombril du monde elle est le principe de départ de la gestation et de la naissance de l'univers. Elle devient du même coup le lieu de la régénération, etc... On pourrait décrire à l'infini les aspects multiples du sacré lié à un lieu sans épuiser toutes les richesses que l'imagination humaine a su faire jaillir de son affrontement avec les forces naturelles.

Ce qui demeure et ce qui n'a plus de valeur, dans cette conception, pour les chrétiens.

Quand le Christ déclara à la Samaritaine : « L'heure vient où ce n'est ni sur cette montagne ni à Jérusalem que vous adorerez le Père... Mais l'heure vient et nous y sommes où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité » (4), il n'entendait pas proclamer la vanité du culte ancien, puisqu'il affirmait : « Nous adorons ce que nous connaissons car le salut vient des Juifs » (5). Il proclamait périmée une conception religieuse qui puisait sa raison profonde aux sources de l'imagination humaine. Les Samaritains qui « adorent ce qu'ils ne connaissent pas » n'ont fait vraisemblablement que prendre la suite d'un culte païen du Garizim et leur « nombril du monde » parmi les nombreux de leur espèce n'attirait qu'un culte illusoire. Si la tradition purement juive a gardé la mémoire d'une Promesse et d'une Alliance et si toute sa valeur tient dans cela, il est certain aussi que bien des réalités du culte de Jérusalem sont encore des réalités païennes et qui doivent s'effacer devant le nouveau culte spirituel que vient instaurer le Christ. Dans le même épisode on voit le Christ promettre une eau vive qui prend sa source en lui-même et non plus dans le temple comme le voyait Ezechiel prophétisant en partie la venue du Christ mais résumant aussi la tradition paganisante du temple source permanente de vitalité et de régénération. Tout passe maintenant par l'humanité du Christ et se résout en un culte spirituel.

Et pourtant la tradition chrétienne a créé une liturgie qui retrouve en grande partie la symbolique païenne des espaces sacrés et des temples. Donnons quelques exemples de cette permanence correspondant aux faits du paganisme que nous évoquions au début de ces lignes. Reprenant une tradition orientale et juive, l'église chrétienne garde le sens de l'enclos sacré à la fois redoutable et dangereux. Un des rites les plus parlants, dans ce domaine, est celui de l'encensement continu durant les cérémonies de la dédicace des autels. L'encensement des autels possède plusieurs significations certaines d'ordre culturel : on encense la pierre qui devient mystiquement le Christ, la fumée symbolise la prière qui monte vers Dieu; mais l'encensement continu est fait par un prêtre qui tourne sans arrêt autour de l'autel durant les cérémonies essentielles. Il crée de la sorte un enclos spirituel qui ferme l'accès au sanctuaire ainsi déterminé et en voile l'aspect d'une nuée mystique. Il y a là un rite très ancien qui plonge ses racines dans le plus profond paganisme. Et l'on pourrait retrouver de la sorte dans la liturgie de la consécration ou de la bénédiction des églises des mythes vieux comme le monde (6).

Et que devrait-on dire alors des pèlerinages qui rejoignent la conception de l'espace sacré dans ce qu'elle a de plus primitif. Le christianisme semble avoir allégrement pris la suite de pèlerinages païens et se trouver à l'aise dans des lieux consacrés à l'origine par des forces obscures.

(1) Cf Eliade. Op. cit., p. 321.

(2) Josué 22, 9-20.

(3) Juges 9, 37, cité par Eliade Op. cit., p. 321.

(4) Jean 21-24.

(5) Ibid.

(6) Cf. L'article de Hilda Zaloscer sur la permanence des mythes païens dans l'Art Copte.

Art indien

L'architecte et les créateurs qui doivent travailler pour une église devraient se poser cette question : dans quelle mesure peut-on faire appel aux mythes, symboles et aux multiples moyens d'une religiosité toute naturelle, pour exprimer une religion qui s'origine dans la parole du Christ. Les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. Le protestantisme a résolu la question en les bannissant autant qu'il lui a été possible. L'église catholique les a adoptés. Certes il n'en fut pas de tout temps ainsi et dans l'antiquité chrétienne ce ne fut qu'avec prudence que des rites qui pouvaient prêter à confusion, comme l'encensement, furent adoptés. Mais à la longue cette opération de baptême s'accomplit, elle devint même un moyen apostolique efficace pour amener les peuples païens au christianisme en transformant les coutumes et les rites qui pouvaient s'accommoder à l'Évangile.

La raison de cette audace est à chercher dans les paroles mêmes du Christ à la Samaritaine : vous adorez ce que vous ne connaissez pas et nous adorons ce que nous connaissons. Le dieu du paganisme est un dieu sans visage. Les visages multiples qu'on lui prête ne parviennent pas à l'animer. Les Grecs, saint Paul le constata, élevaient des autel au Dieu inconnu. Or, si saint Jean nous assure que Dieu personne ne l'a jamais vu, il ne nous dit pas que nous ne l'avons pas connu. Le Dieu des chrétiens a un visage car il est une personne qui a parlé, a montré son amour et a passé trente ans sur terre sous le visage d'un homme,

car l'homme lui aussi est fait à son image. Le Dieu des chrétiens n'est pas un Dieu inconnu. Le Christ est venu délivrer l'homme de l'incertitude en lui donnant la foi en un Dieu qui parle et qui est là. Une inconnaissance ténébreuse baigne l'adoration païenne. Rites et mythes reflètent ce trouble. Abandonnés à l'imagination ils le sont aussi à la perversion. Le sentiment religieux naturel se forme dans les couches d'un subconscient sur lesquelles l'homme ne règne pas. Il n'est pas maître de ses rêves et ses mythes sont tyranniques. Il est voué à l'affolement.

Si le christianisme s'est accommodé de tout un rituel pris de la religion naturelle ce n'est pas sans avoir choisi dans ces mythes et formes culturelles les éléments d'un culte et de l'expression d'une foi qui ne subissent pas la loi de l'imagination ou du subconscient. L'église sait qui elle adore : c'est la Personne de Dieu, révélée dans la Personne de Jésus-Christ mort et ressuscité pour nous entraîner dans sa gloire. C'est cette certitude qui fait sa liberté. Reconnaissant alors que l'homme a besoin d'exprimer sous forme poétique ou symbolique des certitudes qui ne relèvent pas de l'imagination, elle a puisé dans le rêve païen les éléments d'un langage dont elle a précisé le sens. Transcrits, purifiés, soigneusement choisis ces signes païens acquièrent une autre signification. Ils ne sont plus des rêves fous, des forces capables de déchaîner des tempêtes du subconscient, mais des paroles qui rejoignent les paroles que le monde des formes naturelles ne cessent d'adresser aux esprits attentifs. Que l'autel chrétien soit élevé cela relève d'un symbolisme naturel et met en lumière sa fonction d'intermédiaire entre le monde humain et le monde divin que l'on peut aussi symboliser par le céleste. Mais il n'y aura plus en christianisme un seul autel, un seul intermédiaire, comme au temps des montagnes sacrées et des nombrils du monde, car le seul intermédiaire efficace c'est le Christ et les autels de la terre ne font que multiplier le lieu de sa présence dans le repas et le sacrifice de la messe.

Le temple de l'Ancien et du Nouveau Testament

Le temple de l'ancienne alliance est une réalité spirituelle autant que matérielle indissociable de l'histoire du peuple élu. Mieux, c'est la fixation dans un bâtiment du mémorial permanent de l'exode : la tente, l'arche et les Tables de la Loi. Quand Salomon eut construit le temple, et que l'on y eut déposé les souvenirs du désert, la nuée reparut et la présence de Dieu se manifesta à nouveau en ce lieu (1). Le temple de l'ancienne loi est donc l'habitation de Dieu avec les hommes, sa Maison. Mais cette maison ne contient pas Dieu : « Voici que les cieux des cieux ne le peuvent contenir, moins encore cette maison que j'ai construite! » dira Salomon (2). Lorsque Dieu fait sentir sa présence d'une façon plus intense, les hommes ne peuvent cohabiter avec la divinité et sont obligés de sortir. Le temple est donc le lieu d'une présence dont l'intensité et l'immensité se font sentir d'une façon intermittente mais intolérable. Le Sanctuaire, le saint des saints, c'est la tente du voyage de l'exode en lequel se manifestait déjà ce phénomène et le temple nouveau ne fait qu'enchâsser une réalité préexistante, un mémorial théophanique, qui demeure distinct de lui. Ceci livre tout de suite la structure à la fois plastique et spirituelle du temple de l'ancienne loi.

Par ailleurs le temple est rempli de cette réalité mystérieuse que l'on nomme le Nom de Yahvé. Le nom c'est essentiellement le moyen d'atteindre Dieu par la prière. Le temple deviendra donc une sorte de salle permanente d'audience pour la prière : ceci n'étant pas réservé au seul saint des saints, mais s'étend aussi aux parvis qui contiennent le peuple. Il suffit même de se tourner vers le temple pour que l'on soit entendu de Dieu. La prière de Salomon est significative : Lorsque ton peuple priera en ce lieu, si quelqu'un fait quelque prière de supplication en étendant les mains vers ce Temple... *Toi écoute au ciel où tu résides, pardonne et agis.*

Le temple est donc le lieu de l'adoration de Dieu qui manifeste sensiblement sa présence dans le saint des saints; c'est aussi le lieu et l'instrument d'une intercession permanente. Le temple est donc le lieu de la communication avec un Dieu qui demeure invisible et qui protège sa transcendance par toute sorte de précautions rituelles. C'est en effet le temple d'un peuple encore primitif et qui n'est pas encore très confirmé dans sa foi en un être purement spirituel. Dieu se laisse atteindre dans son temple mais il ne se livre pas. Il manifeste tout d'abord sa transcendance par rapport à la demeure que lui ont bâtie les hommes. Il y vient quand il veut, comme il lui plaît, il n'est pas lié à son temple. A la différence de la majorité des religions sémitiques cette indépendance de Dieu par rapport à son habitation marque un grand progrès dans l'évolution de la conscience religieuse. La distinction

(1) Pour tout ce paragraphe, cf. I Rois ch. 8.
(2) 8/27, 3. 8/10.

Art musulman.

L'Islam paré de la splendeur empruntée au monde de la Perse.

entre le monument et le mémorial de l'intervention divine au temps de l'Exode est là pour le signifier.

Par ailleurs la transcendance de Dieu est suggérée par le plan même du temple qui filtre l'assistance par des parvis successifs. Entre le parvis des gentils et le saint des saints, le temple reconstruit par Hérode connaîtra une suite de degrés d'accès réservés aux différentes catégories de personnes rangées selon une hiérarchie rigoureuse : jeunes, hommes, lévites, prêtres, grand prêtre. Dans le temple de l'ancienne loi la transcendance de Dieu est donc indissociablement liée à la notion de *séparation*. Dieu est un Dieu redoutable qui habite une maison redoutable dont il vaut mieux se tenir écarté.

Église Copte

L'église chrétienne

L'esprit de l'église chrétienne est contenu tout entier dans ce texte de l'épître aux Hébreux : « Le Christ, Lui, survenu comme grand prêtre des biens à venir, traversant la tente plus grande et plus parfaite qui n'est pas faite de main d'homme, c'est-à-dire qui n'est pas de cette création, entra une fois pour toutes dans le sanctuaire non pas avec du sang des boucs et des jeunes taureaux, mais avec son propre sang, nous ayant acquis une rédemption éternelle .» L'église chrétienne prend son inspiration de cette vérité de foi : le Christ, Dieu fait homme nous a ouvert le sanctuaire céleste et le Christ qui prolonge sa présence temporelle dans ses sacrements, habite des églises terrestres dont il fait le seuil du sanctuaire céleste où se déroule la liturgie définitive.

Les traits nouveaux de l'église chrétienne sont :

Son *humanité* signe de l'humanité glorieuse du Christ;

Son *ouverture* sur un sanctuaire définitif;

Son aspect *céleste* par une sorte de rejaillissement de la gloire dans laquelle elle introduit.

Ce qui peut se traduire : un lieu de culte trop austère, au sanctuaire caché et à l'aspect misérable risque de ne pas être un lieu de culte chrétien. Nous allons reprendre un à un chacune de ces caractéristiques pour tenter de préciser encore le programme spirituel de l'église du culte catholique, celle qui nous occupe ici.

L'église est pleine d'humanité

Que l'on se souvienne tout d'abord que l'église catholique est avant tout la maison de l'Eucharistie. Le Christ, voulant renouveler sans cesse dans le temps les effets de son sacrifice sur la croix, a institué le repas sacrificiel de la cène. C'est un repas, le dernier repas d'adieu du Maître et de l'Ami, une des plus hautes réalités humaines qui se puissent concevoir. L'église est le lieu du banquet, elle doit avoir la chaleur généreuse de ces lieux de fête tout en gardant le caractère d'intimité de ce repas d'adieu. Certes il est difficile d'exprimer cet esprit tout en gardant les proportions monumentales du temple nouveau. C'est sans doute la raison pour laquelle une très bonne église, celle qui ne laisse pas perdre une de ces caractéristiques, demande un brin de génie.

L'église est aussi le lieu du pardon. Mais cette miséricorde s'exprime par des sacrements qui, reprenant des réalités matérielles ou humaines, nous redonnent un mystérieux contact avec l'humanité du Christ. La tendresse et la douceur du Christ guérissant les malades ou multipliant les pains pour quelques douzaines d'affamés doit se retrouver dans l'église nouvelle.

Nous pourrions nous étendre plus longuement sur ce climat d'humanité qui doit baigner le temple de la nouvelle alliance tel que le conçoit l'Eglise catholique. Contentons-nous de remarquer que cette proximité d'un Dieu fait homme n'entache nullement sa transcendance. La transcendance qui se révèle dans une séparation, un éloignement, se manifeste encore d'une façon imparfaite : Dieu livre sa majesté de la sorte à cause de la dureté et de l'impureté des cœurs de ceux à qui il veut assurer pourtant le bienfait de sa présence. Mais la Révélation nouvelle, celle du Dieu fait homme, vivant, agonisant et mourant parmi nous pour nous entraîner dans la résurrection, n'est pas une déchéance. L'abaissement du Verbe n'est pas une promiscuité; Dieu se fait homme, il ne se commet pas avec eux. Il reste tout proche d'eux, parmi eux, sans se souiller parce qu'il est infiniment pur et infiniment simple. Dieu au milieu des pécheurs révèle sa transcendance d'une façon nouvelle car l'étincelante pureté de sa nature se révèle au plus haut point lorsqu'elle brille au sein de nos ténèbres. Que l'esprit de l'Ancien Testament fasse donc place au Nouveau dans nos églises et que les architectes, rejetant toutes les formules d'une religiosité passée s'attachent à exprimer dans nos sanctuaires ce qu'il y a de proprement évangélique, ce climat d'humanité propre à la personne du Christ Dieu et homme. Il ne s'agit aucunement de verser dans un humanisme plus ou moins démagogique mais de tenter de fixer par des formes ce qu'il y a de plus original dans l'Incarnation : la révélation nouvelle de Dieu par son humanité souffrante puis glorieuse.

L'église est ouverte

Le voile du temple s'est déchiré : Le Christ est entré une fois pour toutes dans le sanctuaire. A sa suite il a ouvert vers le Père un accès définitif au Peuple qu'il s'est acquis au prix de son sang. Le Sanctuaire de l'église chrétienne n'est plus le saint des saints. Si les orientaux gardent la tradition de l'étroite clôture du chœur appelé iconostase et si cette barrière en vient comme dans les églises coptes à ne laisser qu'une fenêtre d'accès voilée d'un rideau, l'occident cherche de nos jours à exprimer le plus possible cette réalité : l'église est ouverte. La nef ne doit pas seulement se prêter à un grand concours de peuple, elle doit donner sur le sanctuaire, le plus largement possible. Certes il importe de conserver une distinction entre le lieu du sacrifice et l'assemblée, mais l'ambivalence du symbolisme eucharistique — sacrifice et repas — contraint les créateurs modernes à en respecter toutes les nuances : le sacrifice garde sa distance mais le repas s'offre largement à tous. Dieu tient table ouverte et tous y sont appelés, pas simplement les invités officiels qui se sont d'ailleurs excusés mais les mendiants, vagabonds, borgnes et boiteux que les serviteurs convient en hâte sur les places et aux croisées des chemins. Par la suite nous étudierons les aspects multiples de ce problème mais il convenait ici de le rappeler en comparant l'église nouvelle au sanctuaire de l'ancienne loi.

Église missionnaire espagnole (1772) État de New-Mexico — U.S.A.

L'église ouvre sur le ciel et reflète sa gloire

L'épître aux Hébreux, en parlant de sanctuaire céleste et l'Apocalypse en décrivant sa Jérusalem d'en-haut, ne font que transcrire l'image qu'un judaïsme tardif se faisait du Temple spirituel et de la Cité glorieuse. Interprétant les visions prophétiques, influencés peut-être par l'Alexandrinisme, ils réfléchissaient sur les viscissitudes du sanctuaire et de la cité visible : tant de pillages, d'incendies et de profanations les avaient détruites et déshonorées qu'ils commençaient à situer dans un au-delà de gloire le véritable temple et la véritable cité dont le temple et la cité terrestres n'étaient que l'ombre à venir. L'Epître aux hébreux et l'Apocalypse se sont saisis de cette pensée pour formuler la vérité de foi : le Christ habite la cité glorieuse dont il est lui-même le propre temple.

Car en réalité il n'y a plus de véritable temple en-dehors de l'humanité du Christ : Jésus en a donné le signe de Jonas : détruisez ce temple fait de main d'homme et je le rebâtirai en trois jours, l'espace de ma Résurrection. Le temple nouveau c'est le temple de son humanité fixée maintenant en gloire et tout temple de la terre prend sa valeur liturgique de la relation qu'elle garde avec l'humanité du Verbe incarné. Le corps du Christ glorieux est le lieu définitif de la louange parfaite et le seul intermédiaire efficace de toute intercession. L'église de la terre se relie véritablement à la liturgie céleste dont le Christ glorieux est le centre.

Mais pour exprimer cette réalité inimaginable, au sens précis du mot, la liturgie terrestre utilise les concepts prophétiques, sapientiaux, voire judaïques, de la Jérusalem et du temple céleste,

Sant Joan de Caselles *(Andorre)*.

dont l'immatérialité est suggérée par toutes sortes de moyens poétiques. Que l'on dise que les murs sont des pierres vivantes, apôtres et fidèles, ou que l'on suggère la lumière spirituelle par l'éclat des pierres précieuses, nous voguons dans les eaux d'une imagination qui garde sa cohérence et sa valeur traditionnelle quoique le caractère poétique du procédé ne nous échappe pas.

Il conviendra donc de refléter toujours dans l'église cette lumière de gloire. Ceci est théologiquement très important car les pasteurs pourront alors expliquer plus visiblement aux fidèles que les sanctuaires de la terre ne prennent leur valeur que de l'humanité du Christ qui n'est plus de ce monde bien que rejointe par les sacrements. Si cette « gloire » ne peut empreindre tout l'édifice, que le sanctuaire la reflète davantage : là encore le symbolisme peut devenir parlant. Mais qu'on nous entende bien : les moyens plastiques de suggérer cette gloire ne doivent jamais entraîner les créateurs vers le merveilleux ou l'entassement des richesses. Les effets de lumière trop théâtraux ou le scintillement des mosaïques ne produisent pas nécessairement un effet spirituel : la mesure dépend de la qualité de l'âme du créateur. En ce domaine il n'y a pas de garanties systématiques.

Quant à la pauvreté elle n'est pas un obstacle : vraiment spirituelle elle est même la plus apte à signifier la gloire; pourquoi certains lieux primitifs franciscains sont-ils « séraphiques » si ce n'est parce qu'un certain dépouillement ouvre sur une clarté intérieure qui peut seule, en définitive, parler de la clarté de Dieu.

Fr. A.-M. Cocagnac.

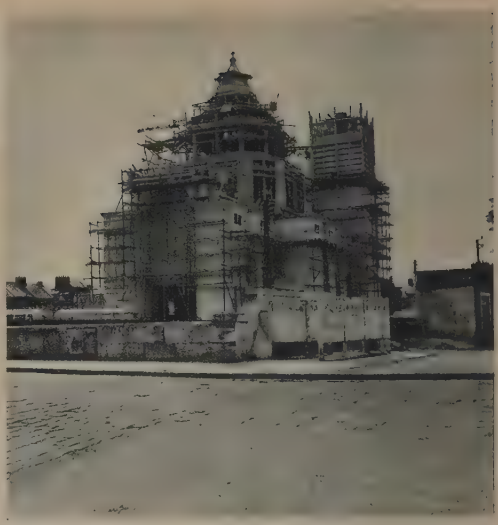
Les chapelles de secours

Provisoire, de secours, démontable, nomade, ces mots n'ont pas bonne presse chez nous. Les premiers font irrésistiblement penser à des baraquements misérables et quelque peu branlants. Les seconds évoquent des réalisations qui nous paraissent manquer de la stabilité, du sérieux, de la dignité dont l'église doit être revêtue à nos yeux. Avouons-le, instinctivement nous associons plus volontiers ces vocables à l'image de bidonvilles et de cirque qu'à celle de la Maison de Dieu. Comme pour la pauvreté, il importe donc de dégager ces termes de leur coloration péjorative pour leur redonner toute leur valeur positive.

Nous venons de le voir, ni la pauvreté ni le caractère transitoire ne sont incompatibles avec la nature essentielle de l'église chrétienne. Par contre, il lui est propre d'avoir une certaine qualité d'accueil et un certain éclat qui est ici-bas le reflet de la gloire du Christ ressuscité. Des édifices très pauvres, très modestes mais très purs peuvent fort bien témoigner de ces valeurs évangéliques.

Les exemples que nous proposons prouvent que ces églises provisoires peuvent fort bien revêtir la noblesse et la qualité qui convient à la Maison de Dieu. Ils démontrent aussi que l'uniformité n'est pas à craindre si l'on s'adresse à des architectes doués de sensibilité et d'imagination. En partant des mêmes éléments constructifs que Prouvé, Rouquet invente pour sa chapelle des variations nouvelles. Cela confirme l'expérience tentée en Allemagne il y a dix ans par Otto Bartning avec ses églises à charpente de bois.

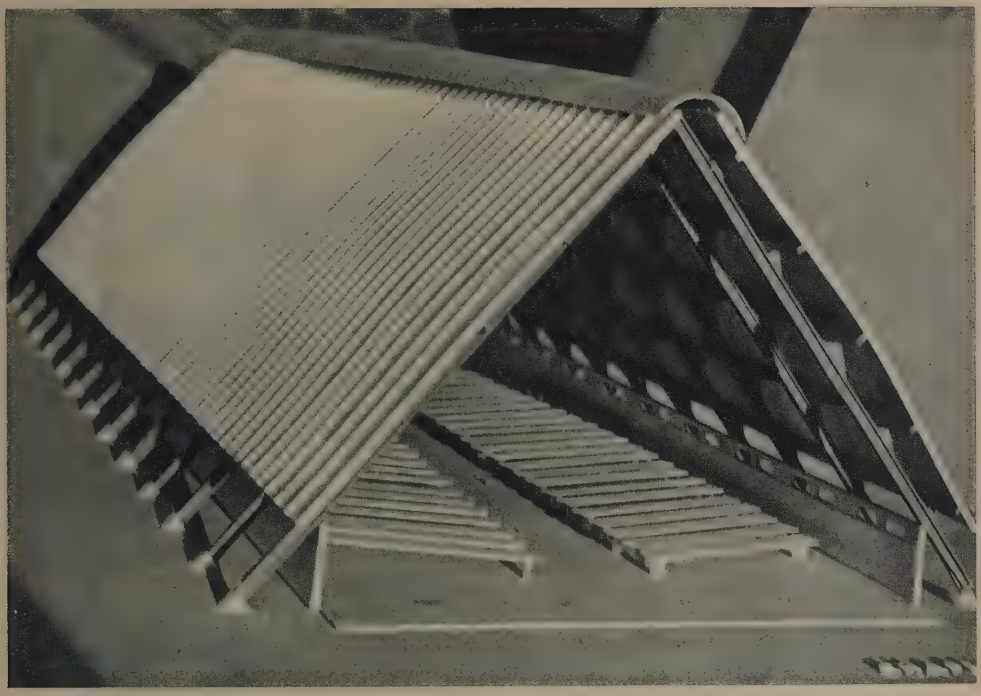
Bien entendu il ne faut voir là que des points de départ, des axes de travail. Notre premier but n'est pas d'apporter des solutions toutes faites mais d'éveiller l'attention, d'inciter à la recherche parmi les voies nouvelles que nous offrent les techniques actuelles. C'est de la confrontation d'expériences extrêmement diverses que se dégagera peu à peu le vrai visage de l'église d'aujourd'hui.



De l'informe au magma

Ces deux images prises quelque part en France viennent illustrer parfaitement nos propos. A gauche, la chapelle provisoire. A droite, l'église que l'on est en train de construire pour la remplacer. On passe de la misère à l'ostentation mais l'indigence spirituelle *de ces édifices reste constante. L'œuvre nouvelle l'aggrave encore par sa prétention même.*

En ce domaine, le danger des discussions purement conceptuelles est ici évident. Définitive aussi bien que provisoire une église peut être totalement inapte à exprimer le sacré chrétien parce qu'elle est le fruit du hasard, de l'incompétence, de la paresse imaginative ou de la vanité humaine. Provisoire comme définitive, elle peut parfaitement faire rayonner la clarté de Dieu et l'esprit de l'Évangile si elle est née avec humilité, amour mais aussi d'une étude sérieuse et d'une sensibilité inventive.

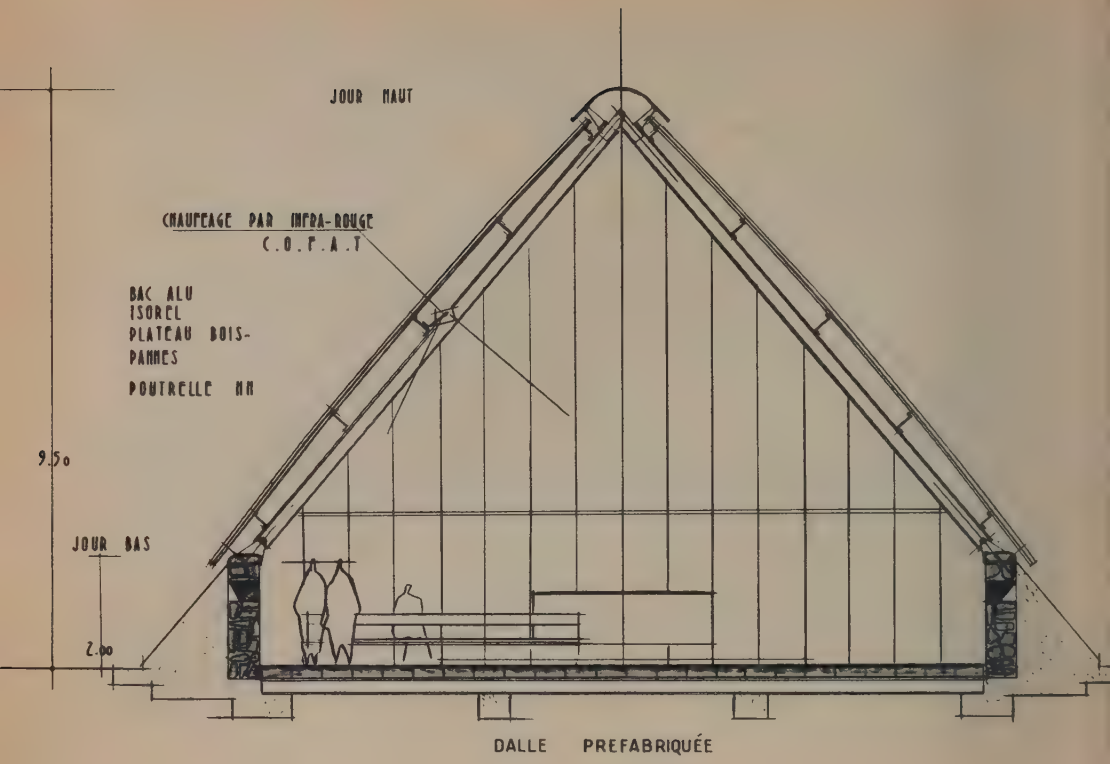


LA SOLUTION DE JEAN PROUVÉ

Le problème posé étant la possibilité de déplacement de ces églises, elles doivent donc être de construction légère, de montage et démontage simple et rapide, de transport aisé, à récupération maximum à chaque opération.

Après étude, le principe constructif suivant est adopté.

Portées et légèrement tendues par une charpente métallique légère, deux grandes dalles de bois — comportant isolation thermique et étanchéité — sont disposées de manière à former une vaste nef de section triangulaire. Elles reposent à la base sur des murets verticaux dont la hauteur, fixée à deux mètres, permet une circulation aisée sur toute la largeur de la construction, ainsi que le percement — autant que nécessaire — de sorties de secours.



Descriptif

Suivant les servitudes locales, les possibilités financières et la nature des terrains utilisés, les murets bas pourront être, soit maçonnés, soit préfabriqués.

Maçonnés, ils seront montés en béton banché armé en quinze centimètres d'épaisseur, des contreforts reprenant les charges transmises par les poutrelles de la charpente ancrées au sommet des murets.

Préfabriqués, ils seront seulement une fermeture isolante, les charges étant alors absorbées par les poutrelles de la charpente, prolongées jusqu'au sol, soit des plateaux de bois identiques aux éléments de la couverture décrits plus loin.

A l'intérieur de ces murets, le sol de l'église est, dans les deux cas, une simple dalle de béton coulée sur hérisson.

Elle peut être laissée brute, revêtue de plastique, de tapis ou de peinture spéciale.

La nef est constituée par de grands plateaux de bois 3 centimètres d'épaisseur du type « Rousseau », autoportants, isolants; ceux-ci couvrent d'une seule volée, sur une largeur de 75 centimètres, toute la hauteur du bâtiment.

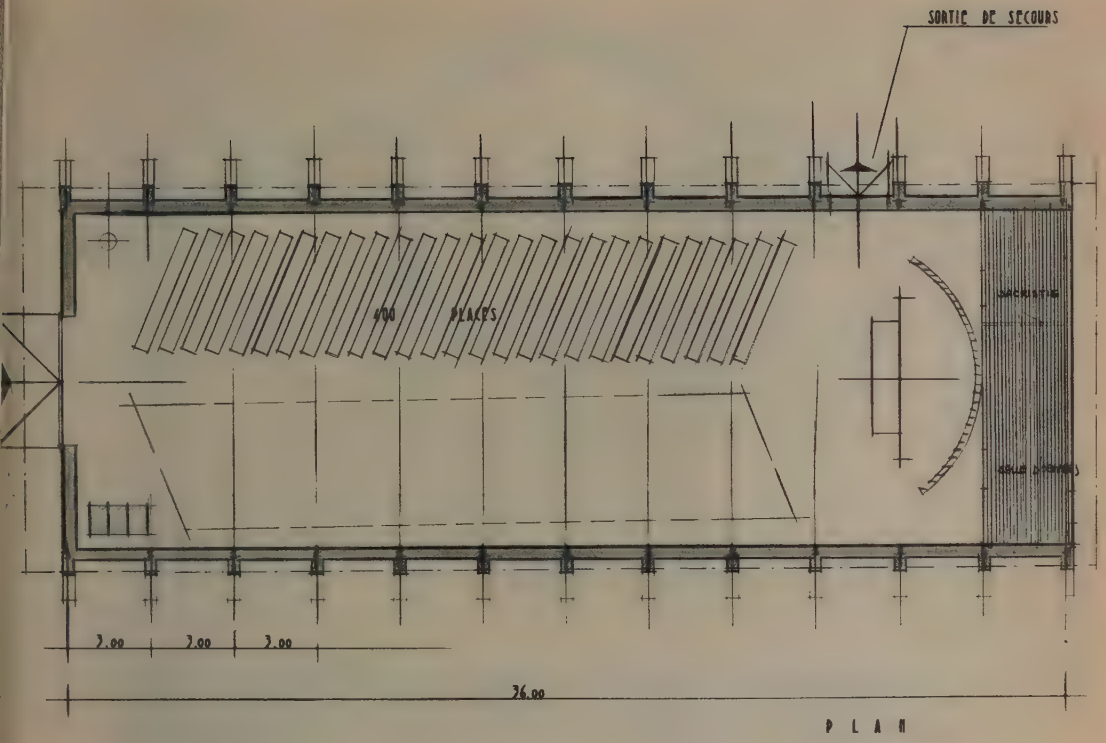
Ces plateaux sont solidarisés l'un à l'autre et légèrement tendus par leur association avec la charpente métallique.

Cette charpente est constituée par des poutrelles Gray H. N. de 180, distantes l'une de l'autre de 3 mètres. Ces poutrelles maintiennent et supportent les plateaux de bois de la couverture, par l'intermédiaire de goussets profilés en tôle pliée formant pannes.

On obtient donc, par cette association — charpente et plateaux — deux grandes « dalles » rigides, qui sont ancrées, par des montages à rotules sur les poutrelles Gray, d'une part, au sommet des murets de la base ou directement au sol, d'autre part, au sommet de la nef un pan à l'autre.

L'étanchéité est alors assurée par des bacs en aluminium « Triondal », directement appliqués sur la face extérieure des plateaux de bois, après insertion de plaques minces d'isorel mou destinées à l'insonorisation de l'aluminium.

On a volontairement dissocié les deux grands pans de bois de la nef, d'une part des façades latérales et pignons, d'autre part, l'un de l'autre,



PLAN

à l'arête supérieure, réservant ainsi des lumières périphériques frisantes.

Ces rais lumineux seront fermés, en raccord entre les plateaux et les murets d'une part, entre les plateaux et les façades pignons, d'autre part, par des éléments de vitrage ordinaire et blanc.

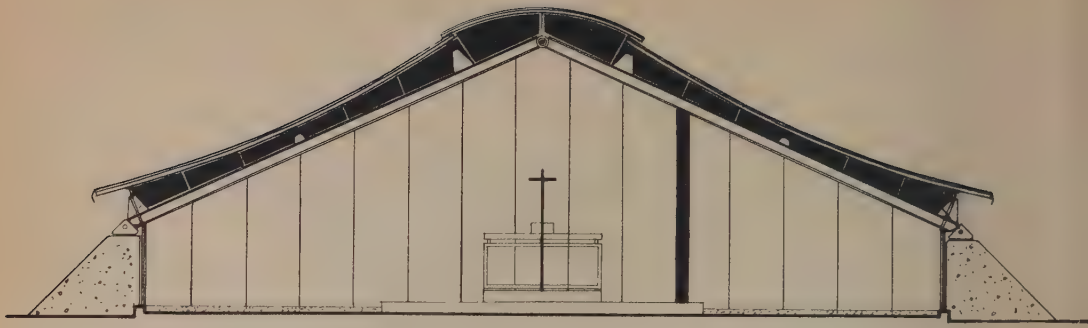
A l'arête supérieure de la nef, seul un faîtage en aluminium disposé de manière à assurer une ventilation permanente de la partie haute de la nef ainsi qu'à permettre une « lumière » fermera le « jour » ainsi obtenu.

Des plateaux de bois « Rousseau » identiques aux plateaux de la couverture constituent les façades pignons. Ils sont eux aussi solidarisés par quelques traverses U.P.N. qui servent également à ancrer ces façades sur les H.N. de la charpente de la toiture.

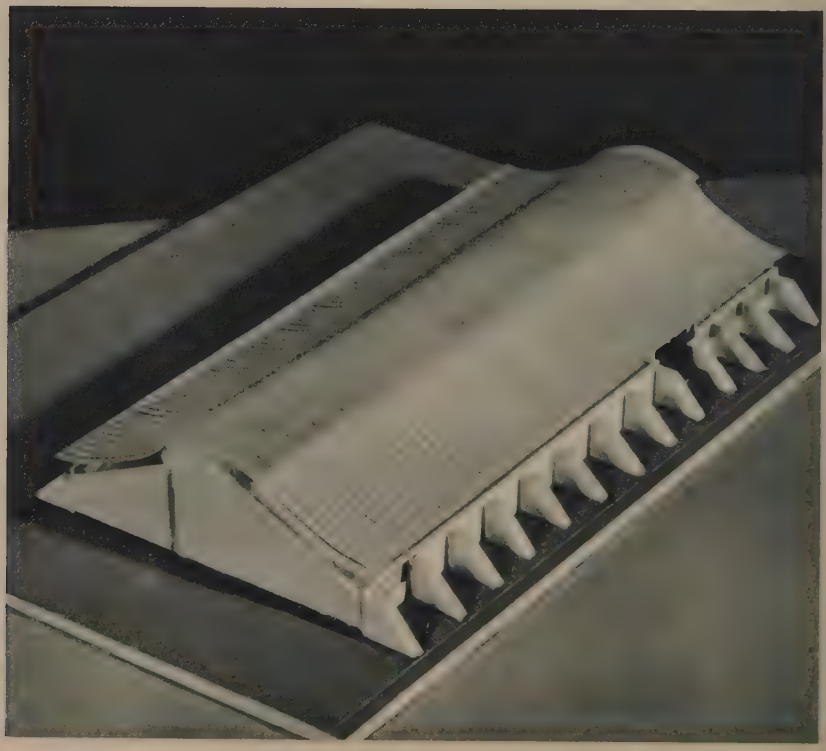
Trois de ces chapelles ont été commandées pour Forbach

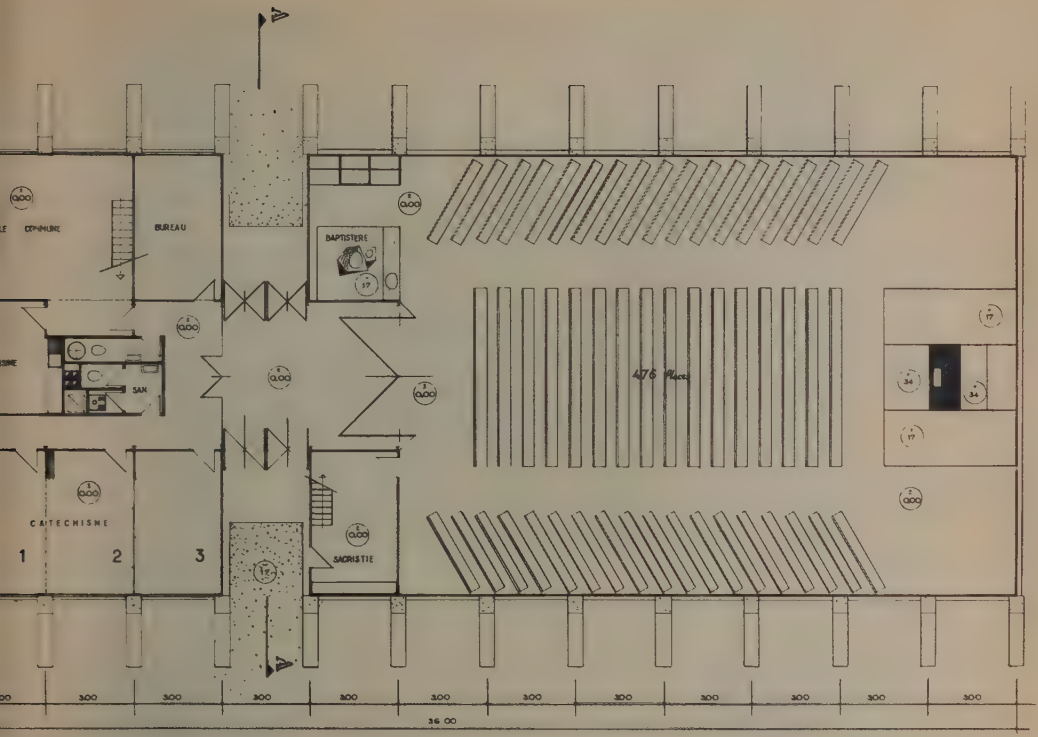
Devis

ETS F. ROUSSEAU ET FILS		ETS. GOUMY	
Chapelle sans plancher	4.795.000 Fr.	Chapelle sans plancher	6.300.000 Fr.
Chapelle avec plancher	7.445.000 Fr.	Chapelle avec plancher	7.490.000 Fr.



UN PROJET DE JEAN ROUQUET



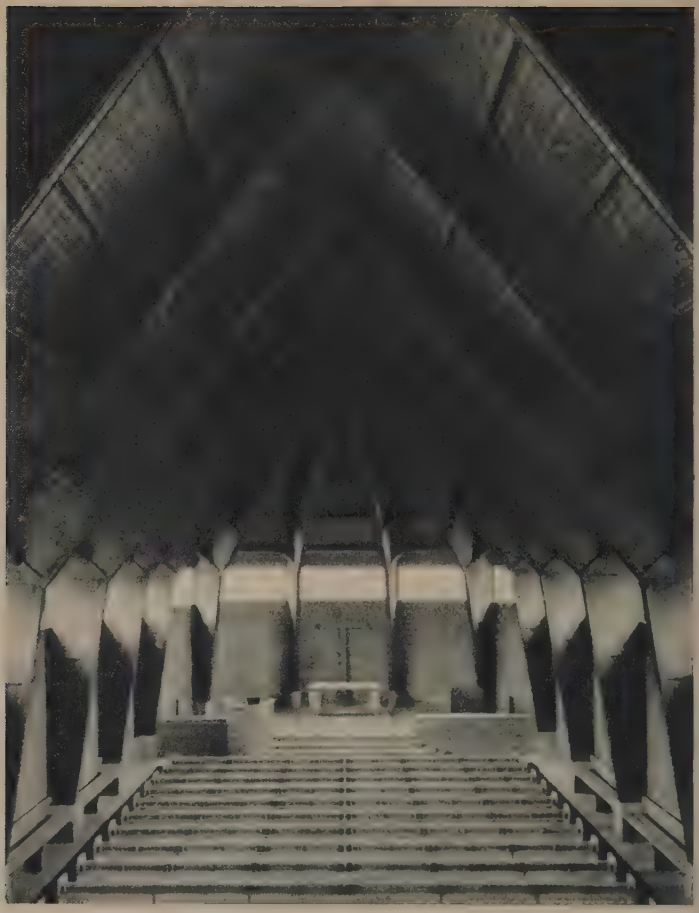


Ce projet répond à un problème assez proche du précédent : chapelle de quatre à cinq cent places utilisée pendant la construction de l'église définitive et pouvant être déplacée ensuite pour servir dans une autre paroisse ou comme local d'œuvre. Il est cependant plus complet puisqu'il comprend aussi un petit presbytère avec bureau, salle commune, cuisine, deux chambres et salle d'eau. Plus trois petites salles de catéchisme pouvant n'en faire qu'une grâce à des cloisons mobiles.

L'éclairage est assuré par un faîtage transparent au sommet du toit et par une bande vitrée entre les murs et le plafond.

L'architecte insiste sur le fait que cette construction n'a pas été conçue pour servir de lieu de culte définitif. Elle est simplement projetée comme un bâtiment « polyvalent » pouvant abriter dignement pour quelques années une communauté chrétienne en croissance.

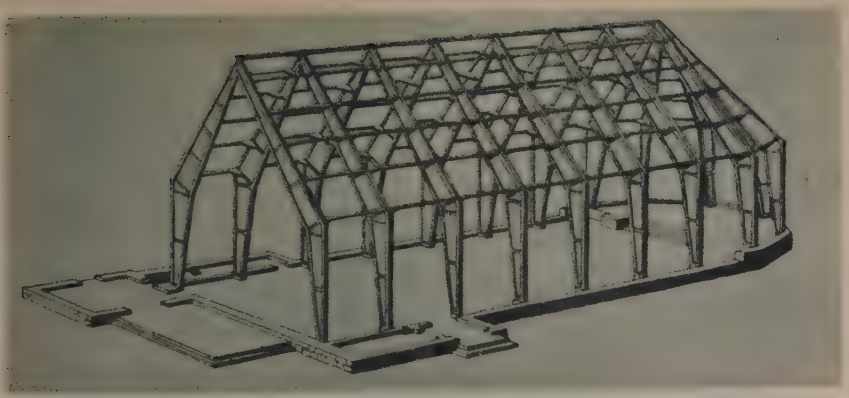
La réalisation complète de ce projet reviendrait à environ vingt millions.

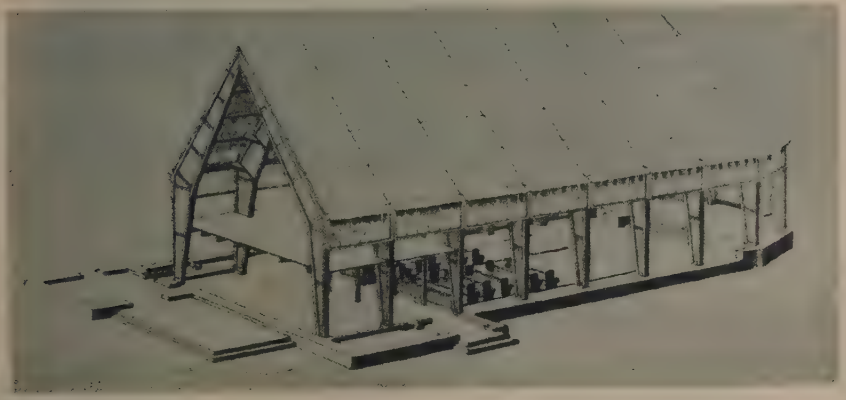


Église de secours de 400 places

UNE EXPÉRIENCE ALLEMANDE

Il y a huit ans la revue présentait les églises de secours réalisées par Otto Bartning. Il ne semble pas qu'on ait accordé en France beaucoup d'attention à cette expérience. A l'heure où notre préoccupation porte sur ce domaine il nous a paru intéressant de revenir sur cette étude en la complétant par quelques œuvres ultérieures.





Les étapes de construction d'une église de secours

Église de 300 places

Une création architecturale est décidément chaque fois une nouvelle aventure pour laquelle on n'est pas prêt. C'est ce que j'ai constaté d'une façon particulièrement vive en construisant ces dernières années quarante-huit petites églises dans toutes les régions de l'Allemagne (dont treize en zone orientale).

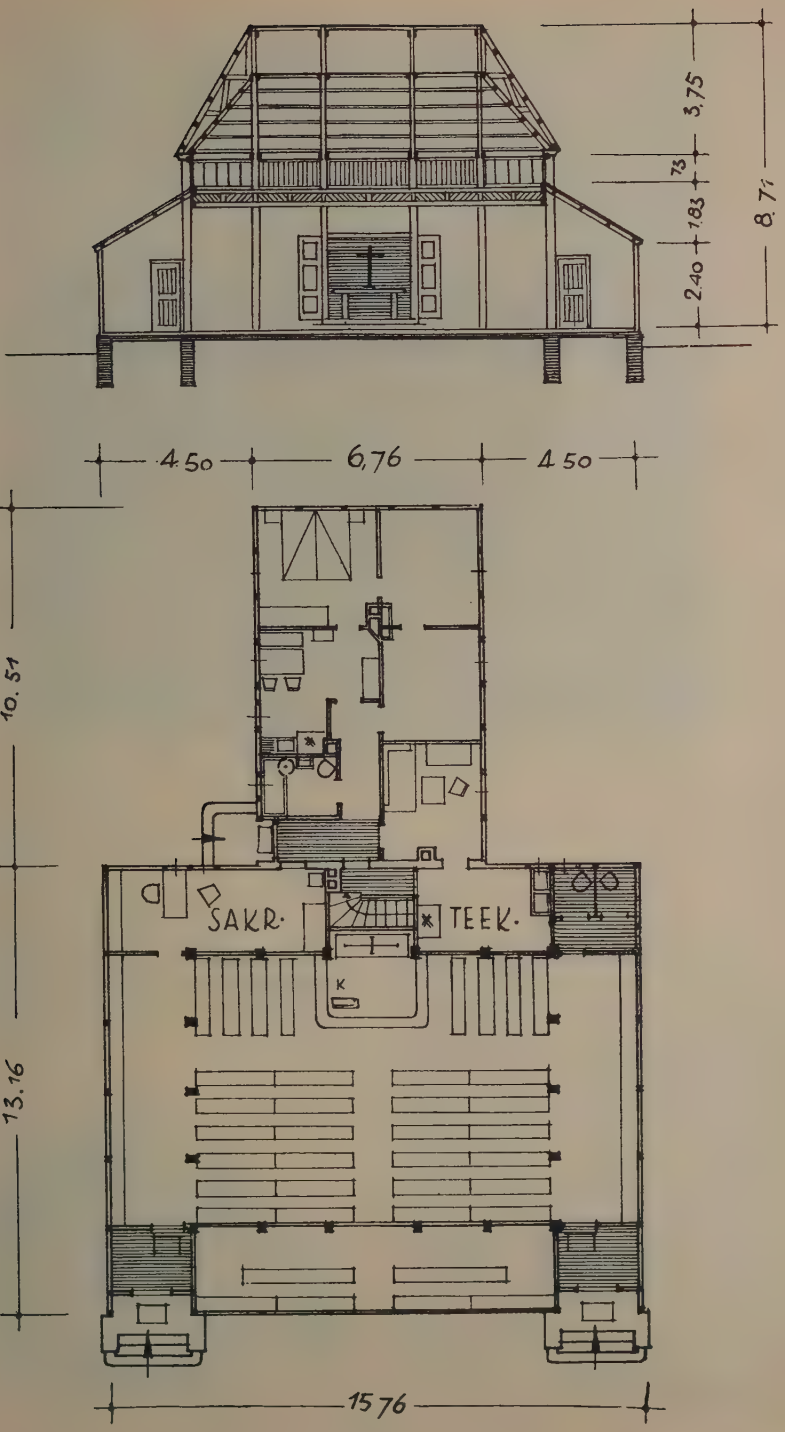
Dès 1943, on a commencé à quêter dans le monde pour la reconstruction des ruines allemandes. Quarante baraques de deux cents places furent faites tout de suite après la guerre. Chacune coûtait 10.000 dollars. Il m'a semblé alors qu'avec la même quantité de bois, en l'utilisant d'une façon fonctionnelle, on pourrait faire le double de baraques. On se servirait des décombres des bombardements pour les fondations.

Quel bonheur d'utiliser le bois! Il est vraiment la matière par excellence. En grec, il s'appelait hyle; en espagnol et en portugais aussi, c'est le même mot qui signifie *bois* et *matière*. Et le bois est un matériau vivant. Avec lui, on se sent porté à une logique qui satisfait toutes les exigences de l'homme et l'on expérimente en plénitude la vérité du proverbe : « La prudence du matériau est beaucoup plus grande que la prudence des hommes. »

Ce n'est pas ennuyeux du tout de faire cinquante églises qui se ressemblent! Il n'y en a pas deux pareilles. La réalisation a lieu dans des conditions si différentes et l'on se soucie de satisfaire à des exigences locales si particulières qu'on ne tombe pas dans la routine. On ne se lasse pas. C'est la cinquante-et-unième qui sera la plus réussie.

Quant au mode de construction, ces églises se répartissent en trois séries.

Pour la première, je ne préfabriquais que les fermes. L'enveloppe était due à l'initiative communale. Il faut que la commune ait l'impression d'être l'auteur de son église. Trois ou quatre usines travaillaient aux fermes. Toutes les deux ou trois semaines, une église roulait par camions. J'ai fait moi-même plus de cent mille kilomètres sur les routes, car j'allais tout diriger. Une ferme était montée en cinq minutes, toute la structure d'une église finie en deux semaines. Il n'y avait pas besoin d'échafaudages. (On sait comme ils coûtent cher!) Ensuite, on couvrait. Une grande initiative était laissée aux organisations locales. Les frais furent fort différents selon les églises. Cela dépendait d'un homme, selon qu'il animait plus ou moins les paroissiens. Quand tout le


3.75
.73
1.83
2.40
8.71
4.50
6,76
4.50
10.51
13.16
SAKR.
TEEK.
K
15.76

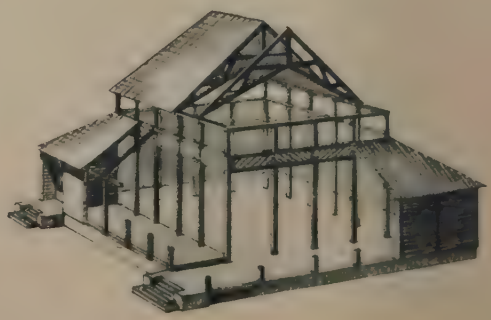
monde s'y mettait, la partie qui n'était pas préfabriquée arrivait à coûter *moitié* moins cher qu'en un autre endroit où il y avait moins d'intelligence et de zèle.

Ensuite, pour une série de petites chapelles dans la Diaspora des réfugiés, je préfabriquai même les parois. Ce fut une fâcheuse expérience : cette façon de faire est plus dispendieuse. Il vaut mieux construire sur place le remplissage, ne préfabriquant que *ce qui fonctionne :* l'ossature, les portes, les fenêtres. Du reste la préfabrication complète tuait l'initiative et l'intérêt de ceux pour qui l'on construisait. Il faut que les bénéficiaires de l'église aient l'occasion de vérifier par eux-mêmes la vérité de l'adage du Seigneur : « Il vaut mieux donner que recevoir. »

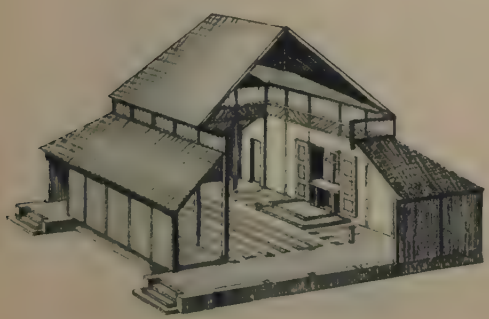
Dans une troisième série, je revins donc à la combinaison de la préfabrication et de la construction. Je formai une équipe d'ouvriers spécialisés pour certains travaux.

Les fermes ont une portée de 11 m 50. Elles déterminent des travées de 3 m 40.

Les gens veulent toujours qu'on dissimule



cette ossature. Et pourtant c'est elle qui donne à leurs églises le caractère. Heureusement, je puis leur répondre : « Il n'y a pas d'argent pour ce travail-là. Quelle chance d'être pauvre et maître de l'emploi des crédits! »



Une église revient à 60 % de ce qu'en coûterait une construite par les moyens habituels. Celle de Mayence (400 à 500 places) a coûté 110.000 maks, c'est-à-dire environ 8.500.000 fr. actuels (y compris le logement du sacristain). Le prix des fermes est le même, que le bois soit cloué ou collé.

Pour le mobilier, une rationalisation s'imposera aussi. Tandis qu'une très mauvaise chaise coûte au moins 11 à 12 marks, je fis en série des bancs qui revinrent à 7 marks.

Je serais heureux si de telles expériences pouvaient profiter à d'autres. « La culture, c'est le vol. » Au lieu de veiller jalousement à une prétendue propriété artistique, volons-nous les uns aux autres tout ce qui peut servir à de réels progrès.

Otto BARTNING.

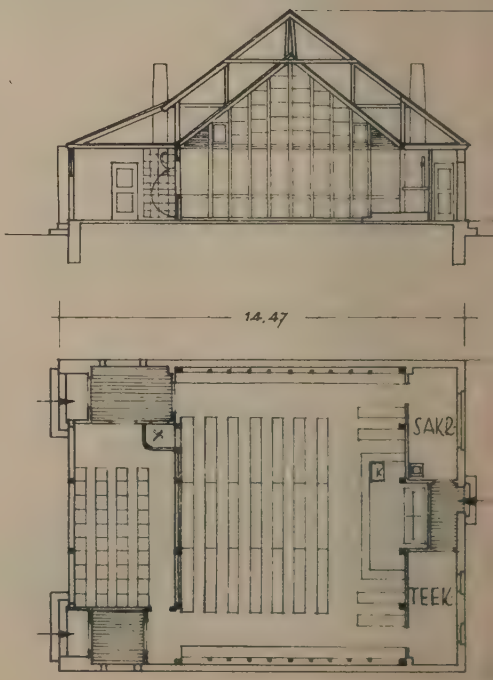
Chapelle de secours pour 150 places.

Conclusion

Au terme de cette brève présentation, il est peut-être bon d'apporter quelques précisions. Bien entendu, nous ne pensons pas que toutes les solutions proposées soient parfaites, ni toutes les réalisations réussies en tout point. Ainsi, dans les églises du premier type d'Otto Bartning (pages 22 et 23), l'architecture extérieure n'est pas toujours aussi satisfaisante que le volume intérieur. De même, dans ses chapelles carrées (pages 24 à 28), l'autel et le sanctuaire n'ont pas toute la dignité souhaitable parce que l'édifice est prévu pour une double utilisation : comme lieu de culte et comme salle de réunion. Mais ces défauts ne sont liés ni à la conception de l'œuvre ni à la structure de la construction. Appartenant au domaine de l'aménagement externe ou interne, il est donc possible de les éliminer.

L'essentiel est dans la justesse du procédé constructif, la franchise du matériau, la noblesse du volume et son adaptation à la fonction liturgique. Mais cela ne condamne pas à l'uniformité. A partir d'éléments identiques, il est possible à chacun d'exprimer sa propre sensibilité. Nous ne croyons pas aux recettes. Nous ne donnons pas des œuvres et des plans à copier servilement. Nous essayons, selon nos moyens, de sélectionner les recherches qui nous paraissent répondre à des besoins actuels et porter des germes d'avenir.

Enfin, répétons-le, ce cahier ne propose que les premières solutions d'urgence qui paraissent dignes d'abriter, au moins provisoirement le culte chrétien. On peut espérer que ces prémices, et peut-être ces balbutiements, feront éclore des chapelles aussi économiques mais exprimant mieux encore la transparence de la pauvreté évangélique et l'éclat de Dieu.



Raoul Ubac

Léon Zack

La place nous ayant fait défaut nous regrettons de présenter ici, si tard, ces images de Léon Zack et Raoul Ubac. Elles sont éditées par : Les Nouvelles Images, 1, *rue E.-Ringuet à* Saint-Mandé (*Seine*). *Cette jeune équipe courageuse et sympathique nous offre en outre quatre cartes de Noël de Manessier, une Crucifixion de Gromaire et une autre composition de Zack. Elle relève le niveau de ce genre d'illustration si difficile et nous sommes heureux de l'en remercier.*

Notre prochain cahier viendra compléter celui-ci en présentant des réalisations et des projets d'églises économiques et permanentes. Le jeune architecte suisse Rainer Senn, à qui l'on doit déjà l'exquise chapelle des chiffonniers à Saint-André de Nice, nous propose deux solutions dont l'une est actuellement expérimentée à Pontarlier. J. Belmont a conçu pour le Sacré-Cœur de Mazamet un parti remarquable. Enfin Edouard Albert a jeté les premières bases d'une église ronde préfabriquée d'un grand intérêt.

PHOTOGRAPHIES

Y. Beaugier : p. 1; Parvillée : p. 2; J. Caps : p. 4, 14, 17, 30, 31; H. Cartier-Bresson : p. 6; Rapho : p. 8; Office Marocain du Tourisme, J. Belin : p. 10; P. Cocagnac : p. 11, 16; U.S.I.S. p. 13; J. Rouquet : p. 20; Dore Barleben : p. 22, 24, 26, 27, 28 ; L. Hervé : p. 32.

Que va-t-on faire à l'église des Baux ?

L'ancienne cité seigneuriale des Baux-de-Provence est devenue, depuis quelques années, un village auquel le tourisme a rendu une étrange vie. On y trouve de merveilleux artisans, des tisserands de grande classe, des céramistes, des sculpteurs. On y voit aussi s'installer les boutiques de souvenirs — traduisez boutiques de pacotille.

Mais voici que la pacotille menace aussi l'église. Un projet de vitraux émanerait — nous assure-t-on — de l'atelier Max Ingrand. Quand on mesure la souveraine beauté de cet édifice si harmonieusement planté dans le rude paysage des ruines et des rocs, on est en droit de craindre le pire. Si M. Ingrand réalise son projet que va-t-il nous faire? Ce qu'il a fait à l'Aveynière de Laval? A Notre-Dame du Pré du Mans? Peut-être, en dernière analyse, aurons-nous droit à sa dernière manière, celle de la cathédrale de Rouen.

Les édifices religieux de France les plus nobles, les plus beaux, sont-ils voués à cette inondation?

Nous tenons à le dire très nettement, le pire est à redouter : les formes décoratives superficielles de Laval, les abstractions des fenêtres hautes du Mans. Tout est à craindre.

Laisserons-nous abîmer un des joyaux de la Provence?

J'ai rêvé, en visitant cet édifice, de le voir confié à une équipe de grands créateurs. N'avons-nous pas en France Bazaine, Manessier ou Zack? Ils ont fait leurs preuves. Pourquoi retourner vers la médiocrité avec une constance impardonnable?

Fr. A.-M. Cocagnac o. p.

Maison construite par Jean Prouvé

L'ART SACRÉ, Directeurs R.R.P.P. Capellades et Cocagnac, O.P.

Directeurs de 1937 à 1954 :

R. R. P. P. COUTURIER et RÉGAMEY O. P.

fondé par G. Mollard, Joseph Pichard et L. Salavin

Prix du fascicule : 180 fr.

Abonnements : 1 an, France : 800 fr. - Etranger : 1.200 fr. - Abonnement de soutien : 1.500 fr
aux Editions du Cerf, 29, bd Latour-Maubourg, Paris-VII[e] - C.C.P. Paris 1436-36.

Imp. GEORGES LANG, PARIS, 19[e] - Dépôt légal, 3[e] trimestre 1958. Le Gérant : FLEURET. Autorisation N° 19.886.